

CAMILLE
MONCEAUX

Les
CHRONIQUES
de
L'ÉRABLE
et du
CERISIER

— LIVRE 3 —
L'OMBRE
DU SHOGUN



日本

JAPON

北

EZO

HONSHŪ

西

東

KYŌTO

EDO

ŌSAKA

KAMAKURA

KYŪSHŪ

SHIKOKU

TŌKAIDŌ

南



CAMILLE MONCEAUX

LES
CHRONIQUES
DE
L'ÉRABLE
ET
DU
CERISIER

— LIVRE III —
L'OMBRE DU SHOGUN

GALLIMARD JEUNESSE

GALLIMARD JEUNESSE

5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

www.gallimard-jeunesse.fr

Gabrielle Monceaux a dessiné l'emblème
de la saga des *Chroniques de l'érable et du cerisier*,
le motif du jaspage et la carte du Japon.

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2023

RAPPEL DES TOMES 1 & 2

Dans le tome 1 des *Chroniques de l'érable et du cerisier, Le Masque de nô*, Ichirô, orphelin jeté sur les routes après l'assassinat de son maître, se retrouvait à Edo, la capitale du pays. Il y faisait la connaissance de Hiinahime, jeune fille au visage couvert d'un masque de théâtre nô.

Petite-fille du maître du pays, le shogun Tokugawa Ieyasu, Hiinahime aurait eu le visage brûlé dans un incendie, et a vécu toute sa vie recluse dans un palais d'Edo. Ichirô tisse un lien profond avec la jeune fille qui lui révèle son rêve : monter sur les planches d'un théâtre. Les deux amis élaborent donc un plan pour la faire participer à une pièce du théâtre kabuki où travaille Ichirô.

Ce plan vire à la catastrophe quand le masque de Hiinahime tombe pendant la représentation, révélant son visage au public, et sa véritable nature. Elle n'est pas défigurée mais étrangère, ce qui fait d'elle une fugitive : le pouvoir tyrannique du shogun, qui ne peut donc pas être son véritable grand-père, fait la chasse aux étrangers.

Dans l'échauffourée qui suit, le théâtre prend feu et Hiinahime ne parvient que de justesse à se réfugier dans sa demeure, où Ichirô doit la retrouver pour fuir avec elle.

Malheureusement, il est rattrapé par la police et emprisonné. Quand il s'évade enfin, une terrible nouvelle le terrasse : Hiinahime est morte.

Effondré, Ichirô se résigne alors à fuir Edo.

Dans le tome 2, *Le Sabre des Sanada*, Ichirô et son fidèle ami Shin, aidés par la redoutable Seiren, tentent de rallier la forteresse d'Ôsaka, fief du clan Toyotomi. Ils y parviennent au printemps alors que les Toyotomi, dernier clan à résister au pouvoir du shogun, ont été vaincus dans un premier siège hivernal. Mais l'arrivée d'Ichirô, porteur d'un sabre confié à son défunt maître, réveille la rébellion du clan d'Ôsaka, et Ichirô intègre la garde personnelle du seigneur Sanada Yukimura, le commandant des troupes Toyotomi.

La guerre fait à nouveau rage, mais la veille de la bataille décisive, Ichirô apprend par la maîtresse espionne Akemi la possible survie de Hiinahime. Manquant à tous ses devoirs, il quitte Ôsaka pour la retrouver, en vain.

Au dernier moment, Ichirô décide envers et contre tout de retourner sur le champ de bataille où, malgré les efforts héroïques du seigneur Sanada, il ne peut qu'assister impuissant à la défaite de la forteresse, qui signifie la chute définitive du clan Toyotomi, et l'avènement du pouvoir absolu du shogun Tokugawa.

Ichirô lui-même n'échappe que de justesse à la mort. Fuyant avec Kama le géant, le chef de la garde du seigneur Sanada, il a l'occasion d'en découvrir plus sur ses origines, même si les quelques informations de Kama ne font que soulever d'autres questions...

Jusqu'à ce que Akemi le retrouve, lui apportant un objet maudit : le masque de nô de Hiinahime. Qu'est-il donc arrivé à la jeune fille ?

LISTE DES PERSONNAGES

Personnages principaux rencontrés dans les tomes précédents

Ichirô : un orphelin, recueilli tout petit par un samouraï vivant reclus dans les montagnes de Kamakura.

Hiinahime : la jeune fille au masque de nô qu'Ichirô rencontre, par hasard, un soir à Edo. Officiellement, petite-fille du shogun Ieyasu et nièce du shogun Hidetada.

Shin : le meilleur ami d'Ichirô.

Seiren : une *shinobi* reniée par son clan qui sauve la vie d'Ichirô et de Shin dans le tome 2 avant de devenir leur amie.

Famille d'Ichirô

Mikogami Tenzen : le maître d'Ichirô, qui l'élève comme un fils, mais dont on découvre aussi dans le tome 2 qu'il fut jadis l'instructeur du shogun Hidetada.

Oba : la domestique du maître, figure de grand-mère aimante pour Ichirô.

Kikuhime : la mère d'Ichirô, sœur cadette du seigneur Yukimura.

Famille de Shin

Fuyu : la mère de Shin.

Nao : la petite sœur de Shin.

Teruzô : le père de Shin.

Ryû : le frère aîné de Shin.

Matsu, Kiku et Take : les cousines de Shin.

Mokubei : le frère de Fuyu, oncle de Shin et père de Matsu, Kiku et Take.

Personnages secondaires

Junkô : la vieille gouvernante de Hiinahime.

Kotoe : une actrice de la troupe de Toraya, ancienne courtisane de la maison du Lotus à Edo.

Otoha : une actrice de la troupe de Toraya, également courtisane de haut rang, connue pour n'avoir que neuf doigts.

Sayuna : une épouse en fuite d'un samouraï, amante d'Otoha.

Toraya : le riche marchand de saké à la tête d'une troupe de kabuki à Edo.

Zenpachi : le commis de la troupe.

Yagen : le samouraï inspecteur de police d'Edo qui a arrêté et torturé Ichirô.

Akemi : une mystérieuse maîtresse espionne rencontrée par Ichirô sur le chemin d'Edo.

Clan Tokugawa

Tokugawa Ieyasu : le troisième et dernier unificateur du Japon, premier shogun Tokugawa, sacré en 1603. Il cède le pouvoir à son fils Hidetada et prend le titre de « shogun retiré », mais continue dans les faits d'exercer le pouvoir.

Tokugawa Hidetada : le deuxième shogun Tokugawa, fils de Ieyasu.

Dame Ogô : l'épouse de Hidetada.

Yûki Hideyasu : le père officiel de Hiinahime, fils du shogun retiré Tokugawa Ieyasu et demi-frère de Hidetada. Mort en 1607.

Matsudaira Tadamasu : le fils cadet de Yûki Hideyasu, frère de Hiinahime.

Hattori Masashige : le maître ninja au service des shoguns, assassin du maître d'Ichirô.

L'OMBRE DU SHOGUN

Clan Toyotomi (ou clan d'Ôsaka)

Toyotomi Hideyoshi: le Général Singe, deuxième unificateur du Japon, mort en 1598 à Ôsaka.

Toyotomi Hideyori: son fils.

Dame Yodo: la veuve de Hideyoshi, régente du clan Toyotomi après sa mort et sœur de dame Ogô.

Sanada Yukimura: stratège hors pair et vassal du clan Toyotomi.

Yuri Kamanosuke: surnommé Kama le géant par Ichirô. Fondateur des dix braves des Sanada.

PROLOGUE

Je suis née sans visage, d'une mère dont je ne sais rien, dépourvue de traits.

Je suis née dans le secret, la douleur et la laque des ténèbres.

Junkô aimait me répéter que j'étais venue au monde par une nuit de nouvelle lune, alors que l'obscurité grignotait les confins du ciel. Ma gouvernante m'expliquait que c'était pour cela que je devais cacher mon visage derrière un masque, parce qu'il portait en lui un pouvoir capable d'appeler sur le monde les ténèbres et la destruction.

Lorsque je l'interrogeais au sujet de celle qui m'avait donné le jour, elle me répétait inlassablement la même histoire. Ma mère avait été la favorite de mon père, Yûki Hideyasu, fils du tout-puissant shogun, mais elle avait péri peu après ma naissance dans une tragédie sur laquelle ma gouvernante refusait de s'étendre. Et quand, insatisfaite, je la pressais de m'en dire plus, de me décrire la couleur de ses yeux, d'évoquer pour moi ses qualités et ses travers attendrissants, Junkô se refermait. La fatigue, une mémoire vacillante, le soleil ou le froid, tous les prétextes étaient bons pour déjouer mes curiosités d'enfant. Je ne gardais de ma mère qu'une seule trace véritable, le prénom qu'elle m'avait donné : Hiinahime, princesse de la maison shogunale.

Le visage de cette femme était devenu celui de l'absence. Sur ses traits dont je ne savais rien, j'avais brodé, au fil des années, les couleurs des héroïnes que je découvrais dans les romans d'antan,

les longues chevelures des saules pleureurs en été, une bravoure à l'épreuve du temps, un rire comme mille éclats de lumière entre les futaies. De mon côté, privée de toute image ou reflet, j'avais imaginé pour moi-même un visage qui ressemblait à ma naissance, piqueté d'étoiles, un visage de nuit sans lune.

Plus tard, mon esprit s'aiguissant avec les années, mes interrogations s'étaient faites plus acérées, et Junkô n'avait eu d'autre choix que de me révéler la vérité. Un incendie avait ravagé la demeure de mon père, causé la mort de ma mère et fait de mon visage une honte pour notre famille. Les catastrophes de cet ordre étaient monnaie courante dans nos villes de bois et de papier, mais leurs victimes défigurées, considérées comme maudites, étaient souvent abandonnées, m'avait confié Junkô. Je devais me réjouir que mon père ait toléré mon existence, car un fils du shogun aurait eu toutes les raisons de se débarrasser de l'héritage déshonorant que je représentais.

Au lieu de cela, il m'avait accordé une vie luxueuse dans un palais, avec un jardin et une domestique. C'est pourquoi je devais consacrer mon existence à la quiétude et au respect du règne de mon grand-père, le shogun Tokugawa Ieyasu, et de tous ceux qui viendraient après lui, sans jamais me soucier de ce qui pourrait se passer de l'autre côté des murs du palais. J'avais cru ma gouvernante, bien sûr.

Jusqu'au jour où mon masque était tombé. Sur les planches d'un théâtre de kabuki, devant les yeux médusés d'une foule d'inconnus, je m'étais trouvée exposée au jugement du monde pour la première fois de ma vie.

Du mouvement de panique, du théâtre s'embrasant comme un fêtu de paille, de l'affrontement sur la berge d'une rivière gelée, je ne garderais qu'un souvenir flou. Ce que je devais retenir, c'étaient les quelques mots soufflés dans le creux de mon oreille par le seul ami que la vie m'ait donné.

Tu n'as pas été défigurée lors d'un incendie, ton visage n'en porte aucune marque. La vérité, c'est que tu n'es pas japonaise.

Tout ce en quoi j'avais cru volait en éclats.

L'OMBRE DU SHOGUN

Si Ichirô disait vrai, alors mon histoire était de toutes pièces inventée. Montée, morceau de bois après morceau de bois, comme l'échafaudage d'un mensonge aussi cruel qu'inexpliqué.

CHAPITRE 1

*An 19 de l'ère Keichô – onzième mois**

Sous le ciel de braises et de cendres, je regardai la silhouette disparaître de l'autre côté du mur. Lui regagnait la ville et sa liberté. Pour ma part, la folie n'aurait duré qu'une nuit.

– Sois prudente, avait murmuré Ichirô.

Je n'avais su lui répondre que « toi aussi », au lieu de ce qui comptait vraiment. De cela, j'étais bien incapable.

Une bourrasque chargée de neige me rappela au présent. Je remontai les lourds pans du costume de théâtre et traversai le jardin à la hâte, rongée par la peur que Junkô soit déjà réveillée. Je lui avais fait boire une tisane soporifique la veille, pour permettre le plan fou qui m'avait amenée sur les planches du théâtre, mais je n'étais pas apothicaire, et son effet pouvait s'estomper plus vite que prévu.

Je pressai encore le pas. Les flocons virevoltaient autour de moi, recouvrant le paysage d'un linceul d'ivoire. J'aurais voulu qu'ils puissent ensevelir aussi le souvenir de cette terrible nuit, du masque de renard tombé à mes pieds, des cris de stupeur des spectateurs, des flammes plus hautes que le ciel et du combat sur la berge gelée. J'entrouvris la cloison de la chambre et retins un soupir de soulagement. Junkô dormait toujours, enfouie sous l'édredon matelassé.

* Décembre 1614.

Lorsqu'elle commença à émerger du sommeil, quelques instants plus tard, j'avais eu le temps de passer mes vêtements d'hiver habituels, raviver le brasero, dissimuler le costume de théâtre sous les draps dont nous ne nous servirions pas avant le retour du printemps, et forcer mes mains à ne plus trembler. Seul mon cœur indiscipliné battait encore si fort que je craignais qu'il ne me trahisse.

Je demeurai agenouillée devant le brasero, glacée malgré la chaleur de l'âtre, jusqu'à ce que ma gouvernante se redresse. J'ajustai avec nervosité le masque sur mon visage, vérifiant l'état des lanières hâtivement renouées avant notre fuite du théâtre.

– *Ojô-sama**, vous êtes déjà debout ! s'exclama Junkô d'une voix plus empâtée qu'à l'ordinaire.

Elle se leva avec autant d'empressement que son âge le lui permettait, tentant de dissimuler sa gêne d'avoir été surprise endormie, pour ranger le matelas et les draps dans le placard. Elle s'installa ensuite derrière un paravent aux couleurs ternes pour se recoiffer et se changer. Lorsqu'elle reparut, ses cheveux gris étaient serrés en un épais chignon sur le haut de sa tête. Elle avait passé une sous-tunique blanche, un épais *kosode*** d'hiver bleu marine et une ceinture noire sans motif, dont le nœud était réalisé de biais, et non pas droit comme le mien, car la norme voulait que les femmes de chambre et gouvernantes nouent leurs ceintures différemment de leurs maîtresses. Je l'avais pourtant maintes fois harcelée à ce sujet : quel besoin avons-nous de suivre l'étiquette, alors que nous vivions retirées du monde ? Mais, quand bien même seuls les oiseaux nous observaient, Junkô se montrait intransigente.

Je la regardai prendre la direction de la cuisine, où elle allait, comme tous les matins, préparer du thé, du riz et du poisson. Un puissant remords m'étreignit. Je lui avais fait boire un somnifère alors que l'âge faisait craquer ses articulations et blanchissait sa chevelure. J'esquissai un mouvement pour me lever, avant de me

* Maîtresse. *Sama* est un suffixe honorifique qui marque un grand respect.

** Ancêtre du kimono d'aujourd'hui. Ses manches étaient plus courtes et sa coupe plus ample.

raviser. Lui proposer de l'aide, quand elle se chargeait toujours seule des repas, ne ferait que soulever sa méfiance.

J'inspectai la pièce du regard pour vérifier que rien ne pourrait me trahir. L'aile que j'occupais avec Junkô pouvait, par un savant jeu d'écrans coulissants, se transformer en une seule et grande salle de réception, ou bien en plusieurs appartements. Une dizaine de personnes auraient pu y loger sans manquer d'air ni d'intimité, mais il n'y avait jamais eu d'autres hôtes que ma gouvernante et moi. Le sentiment de désolation qui montait de cet espace vacant nous oppressait tant que nous avions disposé les *fusuma** de façon à nous aménager une petite chambre. Derrière les cloisons, dans le reste de la grande pièce vide, les tatamis qui avaient jadis embaumé le jonc frais jaunissaient en s'imprégnant d'humidité, symboles de notre vie recluse.

Au nord et à l'est du petit domaine avaient été construits deux autres pavillons, reliés entre eux par des galeries couvertes aux poutres de cèdre que le passage du temps avait noircies. L'un n'avait jamais eu d'autre utilité que de servir de pâturage aux moutons de poussière. L'autre servait de logement à celui qui m'était présenté comme mon père lors de ses visites.

Ces dernières avaient eu lieu une fois par an, dès mon plus jeune âge. Engoncée dans de lourdes étoffes de cérémonie que je peinais à porter sans trébucher, déjà dissimulée derrière un masque de théâtre d'enfant, je répondais à ses questions cérémonieuses sur mon apprentissage des *hiragana*** ou des arts traditionnels. Après quelques phrases d'usage sur l'importance du respect que je devais au shogun, il m'abandonnait là, sans un geste ni un regard, seule avec Junkô, jusqu'à l'année suivante.

Puis, sans le moindre préavis, il était mort, l'année de mon huitième anniversaire.

Après son trépas, c'est son fils puîné, Tadamasa, mon frère, donc, dans ce tissu de mensonges élaborés, qui avait hérité de mon encombrante charge. Ironie suprême, ce prétendu frère,

* Cloisons coulissantes opaques.

** Syllabaire japonais.

auquel je devais désormais respect et obéissance, n'était qu'un tout jeune enfant, comme moi. Ce garçon pompeux, porte-étendard des valeurs de la maison shogunale, ne m'avait gratifiée de sa présence qu'une seule fois, pour me signifier, dans un échange tout aussi glacial que les sermons paternels, combien mon existence soulevait son incompréhension. Sentiment qu'il aurait la grâce de commuer en désintéret, pour mon plus grand bien, avait-il conclu avant de me quitter pour ne jamais revenir.

En le regardant s'éloigner avec une aisance que je lui enviais dans mon lourd *kosode* de cérémonie, j'avais laissé libre cours à mes pleurs de rage, derrière le masque qui ne me quittait déjà plus. Je ne sais ce que j'avais espéré, mais il était désormais établi que ma vie se limiterait pour toujours à l'enceinte de ce palais, avec pour seule compagnie une gouvernante dont les services allaient de pair avec une fidélité aveugle au clan Tokugawa.

Je savais, toujours par Junkô, que ma famille possédait un autre palais bâti non loin, au pied du château d'Edo où séjournait le shogun. Un palais aux piliers, aux murs, aux lanternes et aux meubles dorés à la feuille, dont les dimensions défiaient l'imagination. Un palais conçu pour évoquer l'opulence et la toute-puissance d'un clan parvenu au sommet du pouvoir. Le mien, au contraire, était à l'image de son occupante. Abandonné à la poussière et à l'oubli.

Seuls quelques recoins échappaient à cette loi. La cuisine, où Junkô s'affairait en cet instant même. La salle de bains, dont la grande cuve en cyprès se remplissait d'une eau chauffée par un four à bois, l'unique véritable confort de ce bâtiment vétuste. Et surtout, au bout d'un sentier de gravier, derrière la petite colline artificielle du jardin, plus cabane que véritable habitation, le pavillon de thé.

Dans cette partie de l'enceinte que je m'étais appropriée, la petite pièce de quatre tatamis et demi était peu à peu devenue, bien plus que ma chambre, le seul refuge où j'éprouvais le sentiment d'appartenir au monde. Étrangement, mon attachement pour ce lieu n'avait rien à voir avec la cérémonie du thé pour laquelle il avait été conçu, et dont les rudiments m'avaient été enseignés par Junkô. Débarrassée de ma gouvernante qui s'en était rapidement lassée,

je m'y adonnais sans frein à mes rêves d'exploration, jouant pour un public imaginaire les scènes des rouleaux de théâtre et de poésie qui constituaient mes seuls aperçus du monde extérieur.

C'est là qu'Ichirô m'avait entendue, un soir que l'éclat de la lune nimbaît le petit pavillon de thé.

Comme je déclamais un passage de la pièce *Aoi no Ue* particulièrement cher à mon cœur, il m'avait semblé discerner, derrière les feuilles du citronnier, l'ombre tremblotante d'un voleur. Une onde de choc m'avait parcourue, cri de sang, vivant et inquiet. Ma première impulsion avait été de courir me cacher afin de dissimuler à cet étranger mon masque déshonorant. Mais, dans le même instant, l'excitation de chanter mes répliques devant un auditoire m'avait transpercée de part en part. Alors, j'avais continué ma déclamation, avant de tourner mon visage vers la lune, et vers mon spectateur inconnu. Je n'avais aperçu que l'éclair d'un mouvement dans le citronnier qui surplombait le mur d'enceinte. Il avait disparu comme il était venu, ne laissant pour trace de son passage que la brûlure de la peur et du plaisir dans ma poitrine.

Le soir suivant, au mépris de toute logique, j'avais pris le parti de guetter toute nouvelle intrusion de l'ombre et m'étais donc dissimulée dans un bosquet d'hortensias, épiant le feuillage du citronnier, espérant et craignant tout à la fois la réapparition de ce qui n'avait peut-être été qu'un mirage. Il s'était mis à pleuvoir, et pourtant j'avais encore attendu, sursautant à chaque bourrasque de vent, à chaque clapot à la surface de la mare, jusqu'à ce que le feuillage s'agite à nouveau. Mon instinct ne m'avait pas trompée.

Fidèle au rendez-vous, la silhouette du voleur s'était profilée dans le jardin battu par la pluie et, à travers les feuilles ciselées du bosquet d'hortensias, j'avais aperçu un buste, puis des épaules et un visage aux cheveux plaqués par l'averse. Mon cœur déjà échauffé s'était emballé à la vision du garçon qui sautait à pieds joints dans le jardin, envahissant le territoire qui demeurait mon rempart contre la honte et le déshonneur. Piètre malfaiteur, m'étais-je étonnée en moi-même, constatant qu'il ne portait pas même un foulard pour cacher son visage.

Saisie d'une sorte de folie inconsciente, je l'avais surpris, portant contre son cou la lame du *kaiken** dont je m'étais équipée. Alors, pour la première fois de ma vie, j'avais entamé une conversation avec un habitant de l'extérieur.

Le voleur était en fait un acteur – ou plus exactement un balayeur, ainsi qu'il me l'avait confessé plus tard. Sitôt mon arme abaissée, j'avais tendu un mouchoir à cet étrange visiteur qui avait chevauché les ailes de la nuit pour parvenir jusqu'à moi. Une perle écarlate gouttait à la minuscule blessure que je lui avais infligée. «Ichirô le balayeur», l'avais-je surnommé après avoir appris son prénom.

Comment aurais-je pu concevoir le lien qui naîtrait entre nous ?

Un long moment s'était écoulé lorsque, me détachant comme d'un rêve du spectacle des braises rougeoyantes, je reportai mon attention sur la porte coulissante irisée des couleurs du jour. Junkô mettait-elle plus de temps que d'ordinaire à revenir ? J'avais beau tendre l'oreille, je ne distinguais pas le moindre signe de vie. L'angoisse que je ressentais, enfant, à m'imaginer complètement seule dans le palais refit surface. C'est alors qu'un chuintement ténu à l'autre bout du couloir m'annonça le retour de ma vieille gouvernante.

Mon soulagement fut de courte durée. À peine entrée dans la pièce, elle posa sur moi un regard qui me parut empli de suspicion. Mon ventre se tordit. *Elle savait*. Comment, je l'ignorais. Mais si elle remarquait l'état des lanières du masque pour l'instant cachées derrière mon épaisse chevelure, j'étais perdue.

Mon esprit se transforma en steppe aride. Je me mordis la lèvre jusqu'au sang, cherchant désespérément la phrase qui détournerait ses soupçons. Ma vieille gouvernante pouvait se montrer tendre, mais elle savait surtout être cinglante. Sans un mot, Junkô disposa les plateaux sur les nattes de jonc et s'assit en face de moi.

– J'espère que ces humbles mets vous siéront, *ojô-sama*, dit-elle finalement, le regard plongé vers le sol, comme chaque fois qu'elle me servait.

* Petite dague.

Je sondai ses traits avec méfiance. M'étais-je inquiétée en vain ? Toujours sur mes gardes, je relâchai lentement une lanière et remontai le masque sur le sommet de mon crâne, frissonnant sous la morsure du froid perçant.

Plus jeune, je n'avais pas le droit de toucher à mon masque. C'était Junkô qui se chargeait de m'en défaire au moment des repas et du bain, l'œil constamment rivé sur moi. Plus d'une fois, elle m'avait surprise en train de le manipuler, de l'ajuster. Les corrections qu'elle m'avait administrées m'en avaient bien fait passer l'envie, et le masque était presque devenu une seconde peau, sous laquelle je ne ressentais plus la moindre démangeaison.

Quand Junkô avait finalement levé l'interdiction, à mon entrée dans l'adolescence, il ne me serait jamais venu à l'idée de dénuder mon visage sans raison. Je m'étais même habituée à dormir avec le masque, dressée à me plier aux injonctions et à la crainte sourde des dangers inexplicables que la révélation de mon visage pouvait faire courir au monde. Les repas et les bains étaient les seules exceptions, et ils m'étaient plus une contrainte qu'un soulagement.

L'irruption d'Ichirô dans ma vie avait tout changé.

Sitôt ma bouche libérée, je m'attaquai aux plats, simulant du mieux que je le pouvais la sérénité la plus complète. Mais, jusqu'à la fin du repas, je tremblai de crainte que Junkô ne pointe soudain vers moi un doigt accusateur. Ne surveillait-elle pas plus que d'ordinaire la trajectoire de mes regards ? N'essayait-elle pas, avec ses questions prétendument innocentes sur le froid ou mon appétit, de me faire avouer mon évasion ?

Je me torturai l'esprit, hantée par le sort d'Ichirô au-delà des murs d'enceinte, essayant vainement d'échafauder un plan. Ne pouvais-je vraiment que l'attendre ? Il devait bien y avoir quelque autre action à ma portée. Hélas, j'ignorais comment déjouer à nouveau l'attention de ma gouvernante.

La journée se déroula sans incident notable. J'affectai de m'abîmer dans la lecture tandis que Junkô rangeait et nettoyait. Au moment des livraisons de nourriture et de combustible, je tentai de prêter l'oreille à ses conversations avec les livreurs, mais les

échanges étaient trop lointains, inintelligibles depuis l'intérieur du bâtiment où je devais rester cantonnée lorsque les porteurs se déchargeaient dans la petite cour d'entrée. Je n'osai m'approcher, de peur d'éveiller le moindre soupçon.

Le retour de la nuit décupla mon inquiétude. En dépit de sa promesse, Ichirô n'était pas revenu. Nous devions fuir ensemble cette ville désormais maudite, mais le signal dont nous étions convenus, un sifflement si la voie était libre, deux s'il y avait un danger, n'avait pas retenti.

Après avoir longuement caressé l'idée de fuir malgré tout, je me raisonnai. Mieux valait attendre. Ichirô avait peut-être simplement été retardé.

Nous terminions notre dîner lorsque Junkô se racla la gorge.

– Le livreur de miso m'a dit qu'il y a eu, hier soir, un incendie dévastateur sur la berge de la Sumidagawa.

Je me pétrifiai, le cœur soulevé.

– Toute la ville est en émoi. Il paraît qu'une étrangère a été aperçue en train de fuir les lieux.

La crainte se répandit dans mes veines. Rien, pourtant, ne trahissait le doute ou l'accusation dans le ton de Junkô. Elle avait parlé comme s'il s'agissait d'une anecdote banale, évoquée pour nous distraire de la longue soirée d'hiver. Était-elle en train de m'éprouver ? Je manquai de porter les mains à mon masque, arrêtai mon geste à la dernière seconde. Ma gouvernante était persuadée que je croyais au mensonge qu'elle m'avait servi toute ma vie, selon lequel mon visage avait été défiguré par les flammes. Elle ne pouvait se douter de rien. Ou bien, au contraire, me soupçonnait-elle ? Avait-elle un coup d'avance, ou un de retard ? Malgré tous mes efforts, je ne pouvais comprendre quel jeu elle jouait, et la moindre erreur de ma part pouvait tout précipiter.

Après cela, Junkô ne dit plus rien, et l'étau de neige continua de se resserrer autour de notre petite chambre.

Tu n'as pas été défigurée lors d'un incendie, ton visage n'en porte aucune marque. La vérité, c'est que tu n'es pas japonaise.

Les paroles d'Ichirô me hantaient.

Elles avaient fait naître en moi un espoir auquel je refusais de m'abandonner entièrement. Je m'étais fait une raison de mon apparence, voilà bien longtemps. Accepter mon infortune avait été le seul moyen de me résigner à porter le masque jour et nuit, comme une deuxième peau de bois et de peinture. Un rempart pour protéger le monde, les arbres, les Cieux, de mon visage brûlé.

Mais si Ichirô avait dit vrai, si les rumeurs dont parlait Junkô n'étaient pas qu'un fantôme, alors mon histoire s'en trouvait brusquement réécrite, ma propre image de moi effacée, à rebâtir entièrement.

Par le passé, il m'était arrivé de caresser la peau de mon visage, lors des rares moments d'inattention de Junkô. Avant un éternuement quand je mangeais, pour essuyer une goutte de transpiration quand je prenais mon bain. La sensation de douceur et d'élasticité imprégnait durablement le bout de mes doigts, et je songeais qu'au moins j'avais la chance de ne pas souffrir.

À présent, le doute me rongait. Ce n'étaient donc pas des cicatrices rendues souples par les années que j'avais touchées de la sorte, mais un visage sacrifié pour un mensonge auquel je ne comprenais rien. Je me rappelai l'effroi des spectateurs du théâtre quand le masque était tombé.

Qu'avaient-ils vu ?

CHAPITRE 2

Au cœur de la nuit ponctuée par les ronflements de Junkô, je me retournai sur mon matelas, incapable de trouver le sommeil. La pensée me tenaillait qu'Ichirô ne reviendrait peut-être plus jamais, ou que la police du shogun était en route pour m'arrêter. N'y tenant plus, je me glissai hors des couvertures et traversai la chambre sur la pointe des pieds. Je devais faire vite ; à tout moment Junkô pouvait s'éveiller et s'apercevoir de mon absence. Je déplaçai lentement la cloison qui coulissa sans bruit, avant de me faufiler à l'extérieur.

À peine le volet refermé derrière moi, un froid d'une pureté sans pareille m'assaillit. Ma gorge brûlait à chaque inspiration. Sous mes pieds chaussés de socques, la neige se froissait doucement. Je n'avais pas de plan, aucune provision ni vêtement de rechange, seule l'intuition qui cognait sourdement dans ma poitrine en me soufflant de ne plus tergiverser. Je ne devais pas réfléchir ni céder à ma peur, je devais seulement agir, bondir, fuir pour ne pas finir comme cet oiseau, un œil-de-montagne, que mon père m'avait un jour offert et qui s'était laissé mourir de tristesse dans sa cage.

Si Ichirô ne venait pas à moi, c'était à moi de le retrouver.

Au pied du mur, je me déchaussai pour en entreprendre l'escalade, comme j'avais vu mon ami le faire tant de fois. Les chaussettes détrempées par la neige, je serrai les dents et attaquai l'ascension. Quand mes mains entrèrent en contact avec l'écorce râpeuse du citronnier qui me permettrait de redescendre de l'autre côté, une soudaine euphorie me fit tourner la tête. Je m'apprêtais une

nouvelle fois à quitter l'enceinte de ce palais et, cette fois, je n'entendais pas revenir.

J'allais enjamber le vide pour atteindre le tronc lorsqu'un son haché m'arrêta net. Je me penchai pour jeter un coup d'œil dans l'impasse, et reculai instantanément, manquant de glisser sur les tuiles humides du sommet du mur.

Un homme en armes était posté en contrebas, toussant furieusement dans la nuit. Au froid qui me faisait trembler de la tête aux pieds s'ajouta brutalement une crainte si vive que j'en eus le souffle coupé. Si cet homme n'avait pas toussé, je serais descendue de l'arbre sans m'apercevoir de sa présence, et il n'aurait eu qu'à me cueillir comme un fruit inattendu.

Que faisait-il là ? Tout en me cramponnant aux branches, ajustant la prise de mes orteils glacés contre la paroi irrégulière, je réfléchis à toute vitesse. Mon frère étant parti en guerre à Ôsaka aux côtés du shogun, seule Junkô pouvait être à l'origine de cette surveillance renforcée.

J'avais sous-estimé ma gouvernante. Elle n'était pas seulement la vieille domestique d'un palais mal entretenu. Elle était aussi ma gardienne, et cela lui donnait du pouvoir. Bien plus que je ne l'aurais soupçonné si je n'avais eu la folle idée de vouloir m'échapper par une nuit d'hiver, en pleine capitale.

J'aurais pu m'en trouver abattue. Au contraire. La révolte avait chassé ma crainte.

Je me rapetissai soudainement. Dans ma colère, j'avais serré le tronc du citronnier un peu trop fort, déchirant des morceaux d'écorce qui tombaient à présent au sol. Plaquant mon corps contre l'arbre, je priai pour que le garde ne remarque rien. J'aurais tout donné pour que les vieux mythes soient vrais, et qu'il puisse être donné à une humaine comme moi de se changer en renarde.

Heureusement, l'homme était trop occupé à souffler sur ses mains en reniflant pour songer à lever la tête. Quelques secondes plus tard, il reprit la lance qu'il avait posée contre le mur et se dirigea vers le fond de l'impasse, poursuivant son tour de garde. Avec lenteur, je me résignai à redescendre dans le jardin enneigé,

m'immobilisant à chaque frottement de chaussettes contre la chaux qui s'écaillait. Lorsque je touchai le sol, j'avais l'impression qu'une éternité venait de s'écouler. Je regagnai la chambre avec le poids de la colère sur mes épaules, contre mes côtes, dans le ventre.

Toute ma vie, j'avais été passive. Résignée.

Le temps de la docilité devait prendre fin.

À l'aube, je me levai une nouvelle fois avant Junkô et ravivai le brasero. La neige venait se presser en bruissant contre les volets de bois dont, chaque soir, ma vieille gouvernante venait doubler les *shôji**. Je lui enviais sa liberté et son silence. Au moins, je n'avais pas à me soucier des traces de mon escapade nocturne, elles seraient recouvertes avant que Junkô n'ait songé à jeter un coup d'œil à travers le blizzard.

Tout en maniant les baguettes de métal pour remuer les braises, je réfléchis à la présence du garde. Elle suffisait à expliquer l'absence d'Ichirô, il me fallait donc trouver un autre moyen de le contacter.

Après le repas du matin, Junkô me proposa une partie de cartes et j'acquiesçai docilement, bénissant le masque de nô de me soustraire à ses regards inquisiteurs. Je l'observai tandis qu'elle disposait les cartes sur les nattes de jonc avec dextérité. Le jeu, presque aussi vieux et piqueté de taches que ses mains, avait appartenu à mon père. Il m'en avait fait don lors d'une de ses visites et, depuis, ces cartes agrémentaient nos longues journées d'hiver. Je me préparais à prendre mon tour de jeu lorsqu'un sifflement aigu retentit au fond du jardin.

Tous mes muscles se raidirent. C'était le signal tant attendu.

Comment Ichirô avait-il pu déjouer la vigilance du garde ? Cela n'avait pas d'importance, il n'existait plus rien d'autre que cet appel auquel je devais répondre. Mais, au même instant, Junkô me décocha un regard effilé par-dessus ses cartes. Au prix d'un immense effort, je m'imposai l'immobilité, gardant les yeux rivés sur le jeu posé devant moi. Une nouvelle fois, le signal s'éleva dans les airs. Un sifflement unique. La voie était donc libre, Ichirô avait

* Cloison mobile translucide qui fait la transition entre l'intérieur et l'extérieur.

dû profiter d'un moment d'inattention du garde ou de la confusion d'une relève, mais je ne pouvais échapper aux yeux perçants de Junkô.

Je piochai une carte, feignant l'indifférence la plus complète tandis qu'en moi bouillonnaient le désir impérieux de répondre à l'appel et la rage de ne pouvoir le faire. Après quelques minutes, le sifflement cessa. Tout le reste de la journée, je continuai malgré moi de tendre l'oreille, mais seuls le silence et la rumeur de la ville répondirent à mes espoirs insensés.

Plusieurs jours passèrent dans une étrange quiétude, lourde des secrets que nous taisions. Rien dans l'attitude ou les propos de Junkô ne me permettait de connaître l'étendue de ses soupçons à mon égard. Ma gouvernante devait pourtant bien se douter de quelque chose, sans quoi, comment expliquer la présence du garde ? Mais elle ne faisait jamais mention de ce dernier, et je ne pouvais aborder le sujet sans révéler ma tentative d'évasion. Nous étions prises dans une bataille de volonté où rompre le silence aurait signifié la capitulation.

En surface, la vie semblait avoir repris son cours habituel. J'aurais presque pu croire que ce n'était qu'un hiver de plus dans notre îlot de solitude si, en moi-même, les remous de l'insurrection ne s'étaient fait sentir. La nuit de l'incendie m'avait irrémédiablement changée, je n'avais qu'à fermer les yeux pour évoquer l'écorce rugueuse du citronnier sous mes paumes, le roulis du palanquin, la berge de la rivière cristallisée, et le théâtre, enfin, où l'atmosphère vibrait du crépitement des lanternes et des murmures de l'assemblée. Le matin parfois, après un sommeil envahi de cauchemars, je croyais sentir encore accrochée à mes cheveux et à mes vêtements l'odeur âcre de la fumée.

Quelques jours plus tard, le signal retentit une nouvelle fois. Puis encore la semaine suivante. Pour mon malheur, Junkô était toujours avec moi dans ces moments, de sorte que je devais prétendre n'entendre que le cri d'un colporteur ou d'une marchande des quatre-saisons. Chaque sifflement arrachait un petit morceau

de mon être et l'enterrait sous la neige, au côté de mes espoirs de liberté.

– Encore ce garnement, marmotta Junkô en serrant un châle autour de ses épaules, un soir que le sifflement traversait de nouveau le crépuscule rosé.

– Celui qui siffle à nous en transpercer les tympan ? demandai-je d'une voix à l'innocence forcée, où je jetai même un peu d'agacement.

– Oui, c'est un jeune vendeur d'éventails qui rôde depuis quelque temps dans Ôtemachi. Il a beau se faire chasser, il ne détale que pour mieux revenir.

Elle assortit ces mots d'une moue qui pouvait signifier que, malgré son ton détaché, elle savait. Je m'efforçai de ne pas trembler, de ne pas respirer plus fort, ou plus vite. Je devais rester une poupée d'os et de sang, figée sous le bois du masque.

Le vendeur d'éventails ne pouvait être que Shin, l'ami qu'Ichirô aimait comme un frère. C'était donc lui qui venait siffler dans la ruelle, risquant la colère des soldats comme celle de son père, l'artisan colérique et violent dont Ichirô m'avait parlé.

Mais si c'était lui qui bravait la présence des gardes, alors qu'était devenu Ichirô ?

Les jours se fondirent en semaines, les sifflements s'espacèrent et finirent par s'arrêter, sans que je parvienne à déjouer la vigilance de Junkô. Mes nuits étaient peuplées de spectres sans visage, parfois une mystérieuse renarde à la fourrure de givre venait me rendre visite, pour entreprendre de me guider, avec une lenteur exquise, jusqu'au sommet d'une montagne couronnée d'érables et de cèdres sans que jamais je ne comprenne la raison de sa présence, ni de son silence.

J'étais encore en proie à ce rêve étrange lorsque je fus tirée du sommeil, une nuit. J'ouvris les yeux sur les ténèbres de laque, rongée par un mauvais pressentiment. Quelque chose sortait de l'ordinaire, quelque chose dont je devais m'inquiéter. Je laissai mon ouïe sonder l'obscurité, et c'est alors que j'entendis résonner les coups frappés au loin, contre le portail du palais. Le cœur battant, j'écoutai ce

martèlement sourd. Quelle que soit l'identité de la personne qui cognait à notre porte à cette heure avancée, sa présence ne pouvait être de bon augure.

Junkô se leva en marmonnant. Tandis que j'écoutais son pas disparaître dans les profondeurs du palais, j'attrapai nerveusement mon *kaiken* et le serrai contre ma poitrine, prête à bondir.

Quelques instants plus tard, des bruits de voix étouffées se rapprochèrent. Je remarquai alors que, dans sa précipitation, Junkô avait laissé les *fusuma* entrebâillés de quelques pouces. Oubliant toute bienséance, je me mis à quatre pattes pour m'approcher de l'ouverture et jeter un coup d'œil dans l'antichambre. Deux silhouettes s'y dressaient, mises en relief par le halo de la lanterne que brandissait Junkô, moins droite que de coutume sans l'appui de sa canne, mais digne malgré tout dans son vêtement de nuit. Face à elle, vêtue d'une robe couleur d'or et de cuivre qui jurait avec notre antichambre dénudée, se tenait une autre femme.

Depuis ma cachette, j'observai l'inquiétante visiteuse nocturne qui toisait ma gouvernante avec un air d'autorité mêlé de condescendance. L'inconnue avait des pommettes ciselées et des lèvres très fines, presque inexistantes. Entre ses dents était coincé un long tube à l'embout élargi d'où s'élevaient des volutes d'une âcre fumée, qu'elle éloignait de temps à autre de sa bouche pour parler tout bas à ma gouvernante.

Je ne tardai pas à percevoir que Junkô était mécontente du tour que prenait la conversation. Cependant, la femme, sans rien perdre de son flegme, lui tendit d'un geste impérieux un document à la lecture duquel l'attitude de ma gouvernante changea brusquement. Elle s'inclina plus bas que terre, et un frisson de méfiance me traversa. Qui pouvait être cette personne devant laquelle Junkô baissait si facilement les armes ?

Je m'approchai encore un peu de l'ouverture dans les *fusuma*, priant pour que la nuit reste mon alliée.

– Sans l'intervention de dame Ogô en faveur de votre pupille, les dieux seuls savent ce qui serait advenu d'elle, entendis-je distinctement.

Dame Ogô. Mes oreilles avaient dû me jouer un tour. Si je me remémorais correctement les leçons de Junkô et les innombrables rouleaux généalogiques qu'elle m'avait fait étudier, dame Ogô était une grande figure de la cour shogunale, la femme du seigneur Tokugawa Hidetada. Or, ce dernier n'était autre que le fils de mon prétendu grand-père, le tout-puissant shogun. Un homme que je considérais encore comme mon oncle quelques semaines auparavant. On aurait même pu dire de dame Ogô qu'elle était la première femme du pays, puisque son mari, mon oncle Hidetada, était en fait le shogun en titre depuis près de dix ans. Cela étant, m'avait soufflé Junkô dans un rare moment de laisser-aller, tout le monde savait que mon grand-père menait son fils à la baguette, et que c'était encore bien lui qui décidait dans l'ombre du destin du pays.

Je collai mon visage contre l'écran amovible, mue par l'espoir de mieux entendre, et de comprendre la raison pour laquelle l'épouse du shogun en titre se serait intéressée à moi.

– Pouvez-vous me promettre qu'aucun mal ne lui sera fait ? demandait Junkô.

Sa voix, d'ordinaire sûre d'elle, du ciel et des frontières du monde, avait faibli.

– Dame Ogô ne souffrirait rien de tel.

– Je ne comprends pas comment les choses ont pu en arriver là, souffla ma gouvernante en baissant la tête. L'âge et mon affection pour elle ont amoindri ma vigilance, et je ne puis me le pardonner.

L'inconnue hochait le menton avant d'ajouter d'un ton conciliant :

– N'oubliez pas, toutefois, le rôle du jeune homme dont je vous parlais tout à l'heure. Il a eu une influence néfaste sur votre pupille, à n'en pas douter...

Je me penchai un peu plus afin de ne rien perdre de ses propos, qui devenaient des murmures presque inaudibles.

– ... et c'est pourquoi vous devez vous assurer que les liens entre eux soient définitivement tranchés. Vous devrez agir d'après mes consignes.

Soudain, la femme lança un regard vers les cloisons entrebâillées, et je n'eus que le temps de reculer en espérant qu'elle ne

m'avait pas vue. Au bruit souple de ses pas sur les nattes de jonc, je compris que la visiteuse se dirigeait vers la chambre. Je me jetai aussi silencieusement que possible sur le matelas avant de m'enfouir sous les couvertures, le dos tourné aux *fusuma*.

– Comment osez-vous ? s'exclama Junkô, outrée.

– Voyez comme elle dort, riposta la visiteuse sur le ton du sarcasme en ouvrant grand la cloison.

Quelque chose dans sa voix me fit comprendre qu'il était inutile de continuer cette mascarade. Je rejetai les couvertures loin de moi et m'assis sur le lit, comptant sur le masque et la pénombre pour dissimuler mon agitation.

– Voilà donc celle dont la seule présence a embrasé un théâtre et semé le trouble dans la capitale.

Une chose très étrange se produisit alors. L'inconnue m'adressa un clin d'œil fugace, comme si, entre elle et moi, s'était tissé un secret dont j'ignorais tout.

– Je dois vous remercier, jeune fille, dit-elle en ôtant le tube de sa bouche pour exhaler une longue bouffée blanche. Grâce à vous, j'ai retrouvé un bien que j'avais perdu il y a de cela plusieurs années.

Elle reporta son attention sur Junkô, sans se soucier de l'envelopper dans le nuage de fumée.

– Tenez-vous-en strictement aux instructions de la lettre, et tout se passera bien.

Pendant que Junkô s'inclinait en toussotant, la femme coula vers moi un nouveau regard dont je ne sus déchiffrer le sens. Elle murmura finalement qu'elle n'avait pas besoin d'être accompagnée, et repartit comme elle était arrivée, tel un mirage.

– Qui était-ce ? chuchotai-je dans la chambre redevenue familière.

Le soupir un peu las de Junkô me parvint.

– Une envoyée de dame Ogô qui se fait nommer Akemi. Je n'ai jamais entendu parler d'elle.

Elle ajouta comme pour elle-même :

– J'ai bien du mal à imaginer une telle personne au service de la femme du seigneur Hidetada.

– Que me veut-elle ?

Ma vieille gouvernante, aux cheveux et au cœur gris comme le métal, ferma les yeux, la tête légèrement tremblante.

– Elle souhaite vous faire sortir d'ici.

Ses yeux encadrés de fines rides se retrouvirent.

– Mais il est tard, *ojô-sama*, et je suis fatiguée. Demain matin, nous pourrons reparler de tout cela sans détour.

Assise au bord de la galerie ouverte sur le jardin, mon masque dirigé vers le ciel d'un bleu presque mauve, je songeais à l'irruption de cette Akemi et à la conversation que j'avais interceptée la veille. La note d'espoir contenue dans les dernières paroles de Junkô menaçait de me rendre à moitié folle. Me faire sortir de ce palais maudit ? Seize années de réclusion pouvaient-elles vraiment prendre fin de la sorte, du jour au lendemain ? Si tel était le cas, alors je n'avais plus besoin de m'échiner à échafauder des plans d'évasion ! Peut-être même serais-je introduite à la cour du shogun et, sinon libre de mes mouvements car je savais l'étiquette rigide, deviendrais-je libre au moins de me mettre discrètement à la recherche d'Ichirô.

Je m'efforçai de refréner ma joie, bouillonnante d'impatience à l'idée de pouvoir questionner ma gouvernante à ma guise, enfin, maintenant que les secrets n'étaient plus de mise, que la déclaration de cette Akemi avait mis fin à notre lutte silencieuse. Junkô savait désormais, sans l'ombre d'un doute, que ce n'était pas une autre étrangère apparue par hasard qui était montée sur les planches d'un théâtre de kabuki, mais bien moi, sa pupille.

Je m'assombris brusquement. Tout à mon excitation, j'avais presque oublié une partie de la conversation que j'avais surprise. La femme avait fait mention d'un jeune homme. Il s'agissait très certainement d'Ichirô et, à l'en croire, elle avait toutes les intentions de le détacher de moi. Je ne pouvais les laisser faire, pas plus que je ne pouvais m'empêcher d'espérer parcourir les routes du pays ou voir un jour la mer de mes propres yeux. Ma vieille gouvernante avait beau être d'une sévérité effroyable, je ne doutais pas qu'elle n'avait

jamais eu que mon bien à l'esprit. Elle était comme une mère pour moi, j'étais comme sa fille. Si je la persuadais qu'Ichirô n'était pas celui qu'elle pensait, je pourrais certainement la faire renoncer à cette partie du plan de dame Ogô. Que lui en coûterait-il donc ?

Forte de ces résolutions, je saluai Junkô avec chaleur en la voyant apparaître sur la galerie. Elle transportait, avec l'habileté conférée par les ans, un petit plateau de laque rouge chargé d'un service à thé. Je remarquai qu'elle avait eu soin de choisir celui que je préférais, d'un céladon qui m'évoquait la pureté de la mer, et l'émail finement marbré, les craquelures de l'écume au sommet des vagues.

– Merci, Junkô, soufflai-je en attrapant la tasse de céramique entre mes mains.

Pendant que la chaleur du breuvage se communiquait à mes doigts engourdis, dans mon esprit s'arrangeait le discours que je voulais lui tenir. Je commencerais par des excuses, car, après tout, je lui avais menti et ma désobéissance avait déclenché un désastre, ainsi qu'elle me l'avait toujours prédit. Puis j'enchaînerais avec un plaidoyer en faveur d'Ichirô. J'avais bon espoir. Le choix de la tasse de céladon indiquait que Junkô était, elle aussi, prête à faire un pas vers moi.

Je bus une gorgée de thé, pour me donner du courage. Le breuvage était terriblement amer, sans doute infusé quelques minutes de trop, mais je n'en laissai rien paraître afin de mettre ma gouvernante dans de bonnes dispositions. Junkô observait un silence prolongé qui finit par m'intriguer, et je tournai la tête vers elle. Une lueur inhabituelle flottait dans ses yeux. Ma respiration s'emballa. Sur le bout de ma langue, l'amertume du thé se muait en absence. Je tentai de concentrer mon regard sur le fond de ma tasse pour y distinguer un éventuel dépôt, sans y parvenir. Je voulus secouer la tête pour dissiper la torpeur qui m'envahissait subitement, mais ne réussis qu'à dodeliner légèrement de droite à gauche.

– Pardonnez-moi, *ojô-sama*, mais vous ne m'avez pas laissé le choix, murmura Junkô.

Elle s'approcha pour placer une main en coupe à l'arrière de

ma nuque alors que mon corps s'affaissait sur lui-même. Je m'étais laissé prendre dans un piège semblable à celui que je lui avais tendu plusieurs semaines auparavant.

Avec un dernier éclair de rage, je sombrai dans un sommeil immuable.

L'aube avait avalé la lune et les étoiles, tous les sons de la terre. De cet abysse naissait le silence. Pas celui des heures creuses qui précèdent un typhon ou des flocons qui arrêtent le temps. Le silence du destin qui approche à petits pas sur un chemin tapissé de neige.

Des murmures se dessinèrent sur l'étendue blanche, inaudibles, lointains.

– Hiinahime !

Mon prénom éclata soudain, prononcé par une voix familière. Je repris conscience, le corps et l'esprit enlisés dans une torpeur surnaturelle. Étais-je en train de rêver ?

La vie se rappela à moi par les battements du sang à mes tempes embrasées. Un gémissement monta laborieusement de ma gorge, comme étranger à ma volonté. Il buta contre une étoffe, et je sentis le tiraillement du bâillon le long des commissures de mes lèvres. Je tentai de porter une main à ma bouche, en vain. Des liens entravaient tout mon corps.

Recroquevillée sur un sol lisse et dur, j'écarquillai les yeux, battant des paupières, luttant contre la lassitude qui assiégeait mon esprit. L'obscurité me cernait, je ne distinguais rien.

Les murmures continuaient, oscillant entre lamentations et colère. Quelle importance ? Le sommeil guettait, tapi tout près. Il aurait été si simple de me laisser couler en lui.

Je plantai mes ongles dans mes paumes, sentis le goût âpre du somnifère sur ma langue, si puissant que la panique m'éluait.

« Réfléchis, souviens-toi », m'exhortai-je.

Junkô. C'était ma gouvernante, Junkô, qui m'avait fait boire une étrange décoction. J'avais accepté, pour apaiser ses soupçons. Elle m'avait endormie. Pendant combien de temps ? Je luttai contre

mes liens, contre la léthargie qui menaçait à chaque instant de me submerger à nouveau.

Les murmures s'étaient tus. Le sol vibra sous les pas qui arpentaient le monde des vivants, si proche et si loin à la fois. Ils passèrent tout près de moi, s'arrêtèrent un instant, et je retins mon souffle. Je tentai de redresser la tête, de crier, de me débattre. Mais les liens qui enserraient mon corps, la brume qui noyait mon esprit restaient impitoyables.

Les pas s'éloignèrent. Disparurent. J'étais seule.

D'un coup, une cloison coulissa et la lumière jaillit, meurtrissant mes yeux éblouis.

– Ichirô ? voulus-je murmurer, mais le bâillon m'en empêcha. Les yeux durs de Junkô se posèrent sur moi.

– Il ne reviendra pas, dit-elle comme si elle avait lu dans mes pensées.

Battant des paupières, je crus apercevoir derrière elle, par la cloison de la chambre laissée grande ouverte sur le jardin, des traces de pas dans la neige. Puis je remarquai le désordre qui régnait dans la pièce. Les vêtements éparpillés, la malle renversée... l'étrange tache brunâtre sur les nattes de jonc.

Ma gouvernante, suivant mon regard, soupira tristement.

– Pardonnez-moi, *ojô-sama*, mais il fallait que je vous débarrasse de ce vaurien.

Lorsque je compris qu'elle parlait d'Ichirô, ma réaction fut si violente que Junkô eut un mouvement de recul. Mon corps s'arc-bouta, ma gorge prit feu. Mais le somnifère, le bâillon et les liens m'empêchaient de me relever et de suivre ces empreintes dans la neige. Je parvins malgré tout à gémir, une plainte si faible qu'elle mourut aussitôt.

– *Ojô-sama*, par pitié, ne vous démentez pas ainsi, vous allez vous blesser.

Elle s'agenouilla près de moi, serrant un objet dans son giron. Avec un coup au cœur, je reconnus mon masque, brisé en deux. Mon visage était découvert. La terreur et la honte qui m'avaient été inculquées depuis toujours rejaillirent en moi.

LES CHRONIQUES DE L'ÉRABLE ET DU CERISIER

Avec une tendresse qu'elle exprimait rarement, Junkô recoiffa une mèche sur mon front.

– Ne vous inquiétez pas. Il vous croit morte. Il ne pourra plus vous causer d'ennuis.

Trop hébétée pour réagir, je sondai ses traits sans comprendre le sens de ses paroles.

– Il nous faut vous préparer, maintenant. Un long voyage nous attend.

CHAPITRE 3

Je m'éveillai lentement, en proie à la plus profonde confusion, avant de comprendre qu'un cahot m'avait tirée de ma léthargie. Au prix d'un immense effort, j'ouvris un peu plus les yeux. J'étais assise, ou plus exactement recroquevillée sur moi-même, dans un minuscule espace. Mes poignets étaient entravés, le somnifère continuait de presser contre mes tempes. Autour de moi, tout ondulait au rythme d'une danse inquiétante, l'air avait une texture révoltante, une douleur sourde mâchait l'arrière de mes yeux.

En face de moi, la tête appuyée contre une cloison de bois, Junkô était assise dans une position qui ne paraissait guère plus confortable que la mienne. Ma vieille gouvernante, d'ordinaire si digne, me parut presque grotesque dans cette posture tordue, enfouie sous les piles de vêtements, un épais *kosode* brun à la doublure jaunie, une veste matelassée, des protections aux jambes et aux avant-bras, ainsi qu'une étole de coton enroulée autour de sa tête.

Mon regard tomba sur mes mains et je fixai sans comprendre les longues manches sous lesquelles elles disparaissaient. Quelle était donc cette robe *uchikake** à la somptueuse composition, teinte du vermillon le plus pur, parsemée de motifs de grues, de branches de pin couronnées de neige, de crêtes de vagues moutonnantes et de chariots de cour ?

* Luxueuse tunique de soie, que les femmes de samourais portaient par-dessus leurs *kosode*, comme un manteau. Aujourd'hui, les *uchikake* sont utilisés comme kimonos de mariage.

Je m'efforçai de reprendre mes esprits. Un à un, les souvenirs me revinrent.

Nous nous trouvions dans un palanquin, des hommes étaient venus nous chercher le matin même, dans la cour du palais d'Ôtemachi. Ma torpeur ne m'avait pas empêchée de les remarquer. Quatre hommes en simple pagne surmonté d'un *happi** brun avec des manchons et des jambières, le crâne presque entièrement rasé, par souci de commodité sans doute, qui portaient le palanquin, ainsi que deux cavaliers à la mine menaçante. Des samourais, avais-je aussitôt compris. Leurs regards avaient glissé avec une feinte indifférence sur les liens à mes poignets et sur mon visage paré d'un masque flambant neuf. Ma gouvernante avait pris le paquet de soie que l'un des hommes lui tendait avec une lettre, déployé l'*uchikake* vermillon sous le ciel blanc et m'en avait enveloppée avant de me pousser dans la chaise à porteurs. Dans l'atmosphère de bois sombre et de cloître du palanquin, le somnifère avait repris son empire sur moi, et j'avais à nouveau perdu conscience.

Je n'aurais su dire combien de temps s'était écoulé depuis. Le palanquin n'avait pas de véritables volets, seulement des écrans de bambou et, malgré les tuniques que je portais sous cette robe trop luxueuse, je frissonnais de froid. Par chance, mes chevilles n'étaient pas attachées, mais l'espace était si étroit que je ne pouvais faire un mouvement sans cogner mes jambes à celles de Junkô.

Junkô, qui m'avait trahie.

Le souvenir d'une ombre me revint. Ichirô. C'était forcément lui, le vaurien dont ma gouvernante avait parlé. Malgré les brumes du somnifère, je serrai les mâchoires. J'avais lu tous les ouvrages du palais, ceux qui étaient destinés à mon éducation comme ceux qui traînaient oubliés dans de vieux coffres poussiéreux. J'y avais découvert, du plus docte traité historique aux recueils de poèmes enflammés, des évocations de l'amour, de la colère et de la violence qui peuplaient le cœur des humains. Mais ce n'est qu'en entendant Junkô parler d'Ichirô que j'avais percé le véritable sens de la haine. Dire que j'avais cru pouvoir en appeler à sa clémence !

* Manteau à manches droites.

Ma gouvernante, qui ne s'était pas rendu compte de mon réveil, souleva l'un des écrans de bambou pour regarder le paysage. Mon insondable désespoir et ma colère se trouvèrent, un temps du moins, atténuées par un autre sentiment. Je discernai des plaines ensevelies sous la neige, le gris sans fin des nuages et des talus plantés de pins qui réveillèrent mon appréhension. Au lieu de m'émerveiller de voir enfin, pour la première fois, cette nature dont j'avais été privée depuis toujours, je ne pouvais que m'inquiéter de l'endroit où l'on me conduisait.

D'un coup, le store retomba. Ma vieille gouvernante s'était renfoncée dans la pénombre, le revers blanc du col de son vêtement faisant ressortir le gris de ses cheveux. Si j'essayais de lui parler maintenant, la fureur me ferait perdre la raison. Mieux valait attendre que la clarté de mon esprit soit tout entière revenue. Derrière les fentes percées dans le masque, frangées de longs cils aussi soyeux que factices, j'observai Junkô s'assoupir peu à peu. Quelques taches de lumière jouaient sur ses traits, de l'or sur ses rides et son austérité. Jadis, j'avais éprouvé de l'apaisement à observer ce visage familial. À présent, je ne pouvais la regarder sans craindre de ne plus la reconnaître.

Comme le somnifère relâchait peu à peu son emprise, je me redressai doucement. J'aurais voulu appuyer mon front contre la paroi du palanquin, pour apaiser ma migraine au contact du bois froid, mais la barrière du nouveau masque dont j'étais affublée m'en empêchait. Je m'interrogeai fugacement sur le sort réservé à l'ancien, celui que j'avais aperçu, brisé en deux, dans les mains de Junkô.

Avec lenteur, je remontai mes poignets liés pour écarter légèrement le store et épier à mon tour ce monde inconnu qui défilait au-dehors. Mon regard buta confusément contre un vol de corneilles dans le ciel qui s'assombrissait. La route longeait les champs, il n'y avait pas la moindre habitation en vue. Nous devions avoir quitté Edo depuis plusieurs heures. Au sol, des plaques de gel renvoyaient l'éclat du crépuscule, et le palanquin oscillait chaque fois que les porteurs changeaient de trajectoire pour les éviter. Je les entendais

communiquer dans un patois si rapide qu'il m'était difficile de les comprendre.

Soudain, tout près, le raclement de sabots sur la terre gelée me fit sursauter et une masse sombre obstrua la minuscule ouverture par laquelle j'observais l'extérieur. Une voix rauque aboya un ordre, réduisant les porteurs au silence. Le palanquin se mit à trembler de plus belle, la cadence s'accéléra. Avant de rabattre vivement l'écran, j'aperçus le reflet du pâle soleil sur le fourreau d'un sabre.

Le temps s'écoulait avec une lenteur de plomb.

Quelle était notre destination ? Les rêves de liberté semés dans mon cœur par les paroles de Junkô me paraissaient bien loin, à présent. L'issue la plus naturelle était sans doute qu'on m'envoyait finir mes jours dans un couvent. Quelques mois auparavant, cette pensée ne m'aurait guère émue. Aujourd'hui, elle me soulevait le cœur.

Tout ne faisait que me ramener au mystère qui entourait ma véritable identité. Qui étais-je vraiment ? Pour quelle raison m'avait-on enfermée ainsi, et pour quelle raison me déplaçait-on aujourd'hui avec tant de précautions ?

Une autre idée me vint. Et si je faisais fausse route ? Si l'ordre était venu d'en haut, si c'était véritablement dame Ogô, et par son truchement la puissance du shogun qui exprimait sa volonté, peut-être m'avait-on fait quitter le palais d'Ôtemachi pour se débarrasser définitivement de moi, loin des regards. Mon cœur battit plus fort, mes poings se crispèrent brutalement. Le sommeil et la tension accumulée au cours de la journée entravaient mes capacités d'analyse. Je me forçai à inspirer et expirer lentement, ainsi qu'Ichirô m'avait appris à le faire pour me préparer à monter sur les planches.

Penser à lui me renvoya aux jours d'hiver que nous avions consacrés au perfectionnement de mon plan. Je m'étais crue si ingénieuse, si pleine d'audace. Pas une fois je n'avais songé au véritable prix de ma transgression.

De longues minutes s'égrenèrent, immobiles et secrètes.

Junkô avait supplié notre visiteuse nocturne de lui promettre qu'aucun mal ne me serait fait. Si la mystérieuse Akemi avait reçu l'ordre de se débarrasser de moi, elle ne se serait pas donné autant de mal pour me faire droguer, ligoter et hisser à bord d'un palanquin. Il lui aurait suffi de me faire exécuter dans le palais d'Ôtemachi et enterrer au pied d'un arbre. Personne n'en aurait jamais rien su, et mon corps aurait nourri les vers dans l'oubli le plus total.

Non, ce n'était pas vers la mort que l'on me conduisait. Mon soulagement à cette idée me surprit presque.

Du plus loin que je me souviens, j'avais toujours été hantée par la mort. Elle me suivait pas à pas, tapie dans mon ombre, depuis que j'étais née. Plusieurs fois par le passé, j'avais songé à mettre fin à mes jours. À faire le choix du silence plutôt que de devoir supporter encore la solitude absolue à laquelle j'avais été condamnée. Mais aujourd'hui, je ne sentais plus cette aura puissante autour de moi. Avec l'irruption d'Ichirô, mes premiers pas à l'extérieur, ce contact si ténu avec la troupe de théâtre, le désir de vivre avait pris le dessus. Moi qui avais jadis trouvé si peu de raisons pour justifier ma présence sur terre, je vacillais soudain sous un tourbillon d'envies.

Je voulais voir autre chose du monde que le carré de ciel découpé par les murs du palais d'Ôtemachi, je voulais percer le mystère de ma naissance, retrouver Ichirô, avoir comme lui des amis, vivre des aventures, arpenter Edo, ses quartiers vibrants d'animation, voir de mes propres yeux les artisans, les marchands ambulants et les saltimbanques dont il m'avait si souvent dressé le portrait, embrasser du regard les toits de cette ville au cœur de laquelle j'avais grandi sans n'en connaître jamais que des sons ou un murmure lointain. L'écho des cloches de temples, le battement angoissant des tourelles d'incendie, les tambours des cérémonies, les chants des processions de mariage, les cris précédant le passage d'un puissant seigneur... Pendant seize ans, j'avais vécu de ces bribes de vie semées au vent comme un animal de compagnie

qui se contente des restes que daigne lui jeter son maître. Jusqu'au jour où l'un de ces échos avait franchi le mur du palais et posé le pied dans le jardin.

– Nous y sommes presque !

Le cri du guerrier réveilla Junkô. Ses yeux, luisant comme deux billes de verre, s'écarquillèrent avant de se poser sur moi.

– Vous êtes revenue à vous, *ojô-sama*.

Son calme me mit en colère.

– Tu t'es jouée de moi, Junkô, grondai-je derrière le masque.

– Je n'ai fait qu'achever ce que vous aviez commencé. Qu'espérez-vous accomplir en franchissant l'enceinte du palais au rebours des interdictions et de tout bon sens ? rétorqua-t-elle comme si je n'étais qu'une enfant récalcitrante.

– Cela impliquait-il de m'abuser avec un si cruel mensonge ? Cette Akemi n'a aucunement l'intention de me rendre ma liberté, n'est-ce pas ? Tu n'as dit ça que pour mieux me leurrer !

– Moins fort ! m'intima ma vieille gouvernante avec un regard appuyé en direction de l'extérieur.

Je renfonçai le cou dans les épaules, rappelée à la menace des guerriers, avant de poursuivre d'une voix qui, si elle était étouffée, n'en tremblait pas moins de rage :

– Et Ichirô ?

L'expression de Junkô se fit hésitante, et de cette hésitation je tirai la source d'un terrible pressentiment. Je me rappelai soudain la tache brunâtre que j'avais aperçue sur les nattes de jonc. L'horreur me prit à la gorge. L'avait-elle fait tuer ? Non, c'était autre chose. Ma mémoire butait contre le souvenir exact, le somnifère conférait à la scène tout entière une couleur de fange et de désespérance.

Enfin, je trouvai ce que je recherchais. Les paroles doucereuses prononcées par Junkô, alors que je sombrais dans l'oubli.

« Il vous croit morte », avait-elle dit.

– Qu'as-tu fait ? chuchotai-je en me sentant pâlir.

J'empoignai son avant-bras et le serrai de toutes mes forces. La violence de mon geste la fit sourciller. Peut-être se rendait-elle

compte que je n'étais plus la petite fille qu'elle croyait encore maîtriser. Je la dépassais en taille mais aussi en vigueur – du moins aurait-ce été le cas si je n'avais pas toujours été sous l'influence de la potion soporifique. Détachant un à un mes doigts de sa peau, elle articula avec un flegme qui ne pouvait dissimuler tout à fait la crainte que je lui avais inspirée :

– J'ai fait ce qu'il m'était ordonné pour complaire aux consignes transmises par cette femme. J'ai éparpillé vos vêtements et de la vaisselle brisée au sol, pour faire croire à un violent désespoir, et versé de mon propre sang sur les nattes de jonc.

– Mais pourquoi ?

Ma voix, tissée de désespoir, me parut celle d'une inconnue. Junkô arqua les sourcils dans un air de défi suprême.

– Afin qu'il se rende à l'évidence de votre suicide.

– Ichirô me connaît mieux que personne, jamais il ne croira une telle chose !

Une brusque crispation dans ses mâchoires me fit comprendre qu'elle ne m'avait pas encore tout révélé.

– Il m'a interrogée, *ojô-sama*. J'ai pu voir que mes paroles creusaient des abîmes de douleur en lui. Peut-être a-t-il douté, comme vous l'affirmez. Mais c'était avant de voir votre *jisei**. Cela a achevé de le convaincre.

– Un *jisei* ? Je n'ai jamais écrit... C'est toi aussi qui as fait cela ? Tu crois le fourvoyer ainsi ? Mais je te l'ai dit, il me connaît mieux que personne. Nous avons passé des nuits entières à lire, écrire, réciter ensemble. Sous ton nez, Junkô ! Il connaît mon écriture.

Un voile de colère assombrit le regard de ma vieille gouvernante.

– Vous oubliez un détail, *ojô-sama*. C'est moi qui vous ai appris à écrire. Je n'ai eu aucun mal à contrefaire votre main, ce vaurien n'y a vu que du feu.

Je me reculai contre la paroi du palanquin, hagarde.

À cet instant, l'habitable se mit à tanguer violemment. Incapable de me retenir à quoi que ce soit à cause de mes mains entravées, je m'affaissai de tout mon poids contre Junkô, qui poussa un

* Poème d'adieu.

gémissement. Avec un regard pour elle qui se chargeait d'un sentiment nouveau approchant dangereusement de la haine, je me rassis de mon côté de la chaise. Nous gravissions une colline. Le souffle rauque des porteurs et le crissement de la neige sous les sabots rythmaient l'ascension, ponctués de temps à autre par le croassement d'une corneille. Le roulis du palanquin était tel que j'eus bientôt la nausée. Mon seul réconfort fut de constater que Junkô ne paraissait pas moins souffrir.

Lorsque les portefaix s'immobilisèrent enfin, ma gouvernante écarta sans préavis le store de bambou et une bourrasque chargée de neige s'engouffra dans le palanquin. Derrière le rideau de flocons, je distinguai la masse sombre d'une imposante bâtisse cernée par le crépuscule. Le fond du ciel était de la couleur des plumes de corbeau mouillées. Au milieu de tout cela, comme des lucioles perdues dans l'hiver, quelques torches brûlaient vaillamment. Le bâtiment était-il un temple, une demeure ou une sombre prison ? Impossible d'en avoir le cœur net, mon champ de vision limité par le masque, la neige diaphane et la nuit chargée d'étouffer peu à peu le jour.

Le guerrier que j'avais entendu vociférer des ordres un peu plus tôt, et que son acolyte appelait « Yagen-sama », nous indiqua le chemin de l'édifice d'une voix dont le ton abrupt démentait la courtoisie des formules. Depuis le palanquin, je n'avais pu que l'apercevoir, mais je pouvais maintenant l'examiner tout à loisir. Sous le chignon pommadé qui rappelait son statut de samourai, il avait des joues caves, un cou aux tendons saillants, des yeux brillant d'une flamme fébrile. Je lui donnai une trentaine d'années. Il arborait un imposant costume cérémoniel, composé d'un *kosode* noir glissé dans un *hakama** gris auquel se rattachait une casaque sans manches dont les ailettes protubérantes exagéraient sa carrure. Je plissai les yeux en me demandant si un homme d'apparence si frêle pouvait vraiment être un guerrier. Je m'étais imaginé les samourais comme des créatures à la stature d'ours et aux muscles de sanglier, mais il est vrai qu'Ichirô était

* Pantalon-jupe.

lui aussi, au fond, un guerrier, et qu'il ne correspondait pas plus à cette image.

Quoi qu'il en soit, mon instinct me soufflait de rester sur mes gardes vis-à-vis de Yagen et de l'autre soldat, un jeune homme vêtu d'une casaque similaire, mais de couleur brune sur un *kosode* vert, qui obéissait au premier avec une diligence presque servile. Pour alimenter ma méfiance, il y avait les sabres retenus par des cordons de soie à la ceinture de ces hommes, ainsi que l'emblème cousu de fil blanc sur le revers de leurs vestes. Trois pétales de rose trémière dans un cercle, le *mon** du clan Tokugawa. Ces deux hommes servaient mon prétendu grand-père, le shogun.

Je fus tirée de mes réflexions par Junkô qui s'était penchée sur mes poignets pour en défaire les liens. J'étais prête à darder sur elle mes prunelles chargées d'aversion, mais elle évita soigneusement mon regard, avant de jeter les cordelettes au fond du palanquin et d'en descendre avec un gémissement de fatigue. Elle me tourna le dos sans mot dire et se dirigea vers le bâtiment. Je l'observai faire quelques pas dans la neige, minuscule au côté du samouraï qui ouvrait maintenant la voie, son dos si voûté et fragile, et l'affection ancienne que j'éprouvais pour elle menaça, un temps, d'affaiblir ma colère. Je plantai aussitôt mes ongles dans la chair de mes paumes, sans me soucier d'y faire perler le sang. Junkô n'avait pas dévoué sa vie à mon seul confort, mais à ma captivité. Elle avait toujours aveuglément suivi les instructions de celui qui s'était fait passer pour mon père, puis de mon frère, et à présent de l'épouse du shogun en titre.

Enfin, elle avait causé la plus terrible des souffrances à la seule personne au monde que j'avais jamais pu aimer. Je ne pouvais me permettre de lui pardonner.

– *Ojô-sama*, hâtez-vous donc, ou nous allons geler sur place, me pressa-t-elle soudain.

Je m'extirpai à mon tour du palanquin, aussi dignement que possible, le corps endolori par cette longue immobilité forcée. Je n'en rattrapai pas moins en quelques enjambées ma vieille gouvernante

* Emblème.

qui sondait pas à pas le sol enneigé du bout de sa canne. Le second samouraï s'empressa de fermer la marche derrière moi, comme pour bien me rappeler qu'il était inutile de songer à m'enfuir.

Sous l'auvent de la bâtisse, un homme et une femme nous attendaient, leur mise propre mais simple et leurs manières modestes annonçant des domestiques. Mains jointes à hauteur des cuisses, tête baissée, ils se fondaient dans les ombres de la nuit tombante. Après avoir achevé leurs saluts empesés, ils nous invitèrent à pénétrer dans le bâtiment sans qu'une seule fois leurs regards ne survolent mon visage masqué. De toute évidence, ils avaient été prévenus de mon arrivée et de ma condition.

J'hésitai à les suivre, mes yeux furetant de droite et de gauche, tâchant furieusement de trouver l'ouverture qui me permettrait d'éviter de finir avalée par ce lieu inconnu. Mais le souffle du guerrier, juste derrière moi, me fit comprendre la vacuité de ces efforts. Le fait que Junkô m'ait retiré mes liens était significatif : même si je parvenais à m'évader, en simples socques, sans protection contre le froid et la neige, je n'avais aucune chance d'échapper à des soldats aguerris prêts à tout pour me retrouver.

Un verrou cliqueta, une obscurité de sépulcre nous ensevelit. La température qui régnait dans la bâtisse n'était guère plus élevée qu'au-dehors. Les ténèbres se pressaient contre moi, s'enroulaient autour de mes chevilles, malmenant mes sens aux aguets. Si je n'avais jamais redouté la nuit, le noir complet me renvoyait à mes peurs les plus instinctives.

Une flamme troua le voile d'encre. La domestique avait allumé la mèche d'une lanterne et avançait en nous faisant signe de la suivre. J'eus le temps d'apercevoir les contours d'un vestibule avant qu'ils ne s'effacent pour faire place à ceux d'un vaste couloir au parquet de bois poli. Junkô quitta ses socques de bois nu pour lui emboîter le pas avant de me décocher un regard impérieux. Les samourais, demeurés à l'extérieur, s'étaient postés de part et d'autre de la sortie. Je jetai un dernier coup d'œil aux flocons de neige qui tourbillonnaient avant que l'autre serviteur ne referme la porte. Pas une parole n'avait été prononcée depuis notre entrée.

Nous cheminâmes un long moment. Des formes et des miroitements, cloisons de papier, linteaux de bois poli, s'éclairaient au passage de la lanterne avant de redevenir invisibles. Je croyais traverser un palais de brume et de fantômes. Je n'avais jamais connu d'autre demeure que le petit palais d'Ôtemachi, et il me semblait que celle-ci le surpassait en taille dans une mesure qui devait en faire l'égale des plus grands palais impériaux. Ce constat raviva toutes mes inquiétudes.

Au-devant de qui Junkô me conduisait-elle ?

Après plusieurs changements de direction qui achevèrent de me faire perdre toute notion d'orientation, la femme s'arrêta devant de grands panneaux de bois peint, s'agenouilla en posant sa lanterne et écarta l'une des cloisons. Cette fois, Junkô s'assura que j'entrais la première avant de me suivre dans la pièce. Sous mes pieds, je sentis l'élasticité presque onctueuse de nattes de jonc de la meilleure qualité. Junkô s'était emparée de la lanterne, dont le halo diffus n'atteignait pas les murs ni le plafond. La pièce semblait aussi vaste, vide et froide que le reste de la demeure.

– Quel est cet endroit ?

Mes paroles résonnèrent désagréablement dans le silence, mais Junkô fit le choix de les ignorer. Soit. Je n'allais pas lui faire le plaisir de répéter ma question, et encore moins la supplier de m'apporter des réponses. Je la rejoignis dans son silence, tout en dardant à travers les fentes du masque des coups d'œil acérés dans l'espoir de découper la nuit et d'en trouver l'échappatoire.

L'homme et la femme étaient partis en refermant les cloisons derrière nous. Même au plus fort de l'hiver, le palais d'Ôtemachi n'avait jamais été aussi lugubre. Il y avait toujours eu des voix qui montaient de la rue, celles de serviteurs regagnant leur logis ou de nobles dames partant pour le temple, et, quand il était encore trop tôt pour les humains, c'étaient quelques passereaux qui affrontaient le froid en quête de petits insectes. Ici, les sons étaient en butte à une épaisse gangue de silence, de ténèbres et de neige qui les avalait aussitôt.

Désireuse de me représenter l'image que je renvoyais, je soulevai discrètement l'*uchikake* vermillon pour inspecter ma mise.

Je fus presque rassurée de reconnaître une vieille tunique de dessous rouge, un *kosode* blanc à pois jaunes et une ceinture dorée aux fils décousus que j'avais souvent portés, et qui constituaient le meilleur de ma garde-robe. Nul doute que l'éclatant *uchikake* couleur de cinabre avait pour but de dissimuler leurs teintes fanées.

Je levai une main pour palper ma coiffure. Mes cheveux, d'ordinaire lâchés ou en queue basse, avaient été coiffés en un chignon semblable à celui de Junkô, serré sur le sommet de ma tête. Au toucher, ma chevelure était dure, presque cartonnée. Ma gouvernante avait dû l'enduire d'huile de camélia, ainsi qu'elle le faisait pour elle-même, afin que la coiffure reste en place malgré les cahots du voyage. Mes doigts rencontrèrent soudain une matière dure et froide.

– Cessez donc de malmener ce peigne, grommela Junkô en me voyant faire.

Je laissai mon bras retomber le long de mon corps. J'allais lui demander quelle était la signification de cette coiffure, du peigne, de l'*uchikake*, quand on toqua à la cloison. Mon pouls s'accéléra, mais il ne s'agissait que des portefaix qui apportaient le coffre de voyage dans lequel étaient renfermés nos tuniques de dessous, plusieurs paires d'épaisses chaussettes et nos vêtements de nuit. Puis ce furent les deux domestiques qui revinrent, les bras chargés de plateaux.

Les effluves qui montèrent jusqu'à moi ravivèrent ma nausée. Je me sentais encore l'esprit brumeux à cause du somnifère, l'estomac troublé par le roulis du palanquin et le cœur soulevé par la trahison de Junkô. Je repoussai néanmoins le masque sur le haut de ma tête et m'emparai des baguettes. Il me fallait reprendre des forces si je souhaitais avoir la moindre chance d'échapper, d'une façon ou d'une autre, à mes mystérieux ravisseurs. Mais, au moment d'approcher une première cuillerée de soupe de mes lèvres, je me figeai. Junkô, surprenant mon trouble soudain, plissa les yeux.

– Vous pouvez manger sans crainte, *ojô-sama*.

Avec un soupir agacé, elle se servit une petite portion de

chaque plat disposé sur mon plateau et les avala les unes après les autres sans me quitter du regard.

– Vous voyez ? dit-elle une fois le dernier *tsukemono** disparu.

Sans pouvoir me défaire tout à fait de ma défiance, j'acceptai enfin de me restaurer. Le bouillon était aussi riche que savoureux, plus épais que ceux que Junkô préparait, la chair des légumes cuite à point, les petits champignons d'hiver un peu croquants, les morceaux de tofu soyeux d'une blancheur de lait. Je notai tout cela sans pouvoir m'en réjouir. Au moins, la nourriture me réchauffait, chassant à la lisière de mes pensées les sombres pressentiments qui m'avaient accompagnée à l'entrée de cette demeure. Du saké chaud nous avait également été servi, mais je n'y touchai pas ; je n'avais jamais bu d'alcool, et redoutais ses effets. Qui savait ce que j'aurais à affronter au terme de ce repas fastueux ?

Le dîner terminé, j'étudiai la pièce dans laquelle nous nous trouvions, ou du moins ce que la lueur de la lanterne en arrachait aux ténèbres. À peine avais-je jeté les yeux en direction des cloisons que Junkô se levait pour remettre mon masque en place. J'eus un mouvement de recul instinctif.

– *Ojô-sama*, ne faites pas l'enfant !

Je ne voulais pas qu'en venant trop près, elle perce à jour la frayeur qui pulsait en moi en dépit de toutes mes résolutions. Je tenais à ce qu'elle me croie fortifiée par la rage, d'une témérité de guerrière antique.

– Ce n'est pas nécessaire, Junkô, répliquai-je d'une voix forte. Je n'essaierai plus de retirer mon masque, j'en fais le serment. Laisse-moi profiter de l'air libre encore quelques instants.

– Croyez-vous que vos promesses aient encore une quelconque valeur, après votre conduite des semaines passées ? me rabroua-t-elle en s'avançant tout de même.

D'un geste rapide mais sans brutalité, elle remplaça le masque avant de serrer les lanières.

* Légume en saumure.

– Ne songez pas à le retirer. Si votre existence est tolérée, ce n'est qu'à la condition que personne ne découvre votre véritable nature.

Je la fixai à travers les fentes du masque revenu poser son linceul sur mon visage, ma vision comme toujours quelque peu gênée par le rideau des faux cils, le corps frémissant d'indignation. Que faire? Me débattre, quitte à provoquer l'intervention des domestiques ou des samouraïs? C'était inutile. La supplier? Mon orgueil s'y refusait, et ma gouvernante semblait bien résolue à ne plus rien me passer. Il ne me restait qu'à essayer de percer les mystères qui entouraient ma nouvelle captivité.

– Où sommes-nous? articulai-je.

Junkô se rasseyait péniblement. Les rides de son visage se trouvaient accentuées par la lumière chaude de la lanterne, carte ancienne d'une vie passée à obéir plutôt que choisir. Je pesai mes mots avant de laisser ma langue courir lentement, détachant avec soin chaque syllabe dans l'espoir de peser sur l'esprit de ma gouvernante.

– Réponds-moi, Junkô. Je finirai bien par l'apprendre. Pourquoi m'avoir menée ici? Qui dois-je y rencontrer? Tu sais aussi bien que moi que je n'ai aucune chance de m'échapper, alors pourquoi repousser l'inéluctable?

Je m'interrompis, tandis qu'une ombre dont je ne sus percevoir la signification passait sur son visage austère. Elle pinça les lèvres, balança un dernier instant, et me regarda enfin dans les yeux. Elle tendit une main vers moi, comme si elle voulait attraper la mienne et la serrer entre ses petits doigts osseux, mais interrompit son geste à mi-chemin.

– *Ojô-sama*, murmura-t-elle, je connais votre tempérament. C'est pourquoi je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour vous mettre dans des dispositions convenables face aux épreuves qui vous attendent.

Je fis de mon mieux pour l'écraser de tout ce que je pouvais rassembler de prestance, malgré l'effroi dans lequel me mettait sa soudaine sollicitude.

L'OMBRE DU SHOGUN

– Ce n'est pas ce soir que vous saurez de quoi votre avenir sera fait, ni demain ou les jours qui suivront. Nous ne sommes qu'à la première étape d'un long voyage.

J'ouvris la bouche pour parler mais aucun son ne franchit mes lèvres glacées. S'inclinant jusqu'au sol, Junkô reprit :

– Nous sommes en route pour Ôsaka, où notre maître à tous, votre grand-père le shogun, décidera personnellement de votre sort.

CHAPITRE 4

Chaque fois que je croyais toucher la lumière, la malédiction de mon visage se rappelait à moi.

Je me souvenais d'avoir, à l'âge de quatre ans, enduit mon masque d'une épaisse couche de boue noirâtre. La glaise avait laissé des traces indélébiles qui me donnaient l'air, d'après Junkô, de ces marchantes ambulantes faisant le porte-à-porte pour écouler leur cargaison de charbon.

L'année suivante, à cinq ans, comme autant de pétales d'un cerisier Yoshino, j'avais heurté mon visage masqué contre le mur d'enceinte du palais à plusieurs reprises, obstinément, emplie d'une force d'ourse, de torrent, de cataclysme, pour briser le masque et respirer l'air libre, peut-être, enfin.

Mes espoirs avaient été vains. Je n'avais récolté qu'une volée de bois vert, et le silence de Junkô pendant près d'un mois. À cette époque, ma gouvernante était le Soleil et la Lune de mon univers. Elle définissait les frontières, m'enseignait le monde, ses secrets, sa dureté, veillait sur mes nuits et égayait mes journées. C'était elle qui, lorsque le masque devenait trop petit pour mon visage, le détachait soigneusement pour le remplacer par sa réplique ajustée. Peu à peu, mon immense vitalité de fillette avait été domptée par la vieille femme, et cette dernière, bientôt, n'avait plus eu besoin de prier les dieux de chasser le mal qui m'habitait, car je ne luttais plus contre ma condition. Chaque fois qu'un nouveau masque m'était

donné, je me contentais de me demander en secret où passait le précédent, sans oser poser ouvertement la question.

Ce mystère, je l'avais résolu l'année de mes treize ans, alors que j'errais à travers ce palais que mon père avait fait bâtir à seule fin de me soustraire aux regards. Par un jour de grand vent, au début de la deuxième lune*, je m'étais aventurée par-delà mes frontières habituelles. Celles sur lesquelles des mots avaient été posés, et celles auxquelles je m'étais astreinte moi-même. Mon prétendu père était mort depuis cinq ans. Cinq ans pendant lesquels, avec une obéissance presque servile, j'avais continué de me plier à la règle qui me défendait de mettre un pied dans les appartements destinés à ma famille, alors même que mon frère m'avait déjà signifié qu'il ne les occuperait jamais.

Bravant l'interdit, j'avais rabattu les trois cloisons successives sans une once d'hésitation. La pièce, qui était la plus vaste du palais, sentait l'humidité et l'absence. Ici, l'austérité prenait à la gorge. À quoi bon prendre soin d'une demeure que l'on ne comptait pas visiter, tel semblait être le message que me renvoyaient ces murs sombres. Au rythme du vent qui hurlait, j'avais effectué mes premiers pas dans cet antre déserté, avant d'explorer, inspecter, fureter.

Soudain, la poussière que je soulevais m'avait irrité la gorge, et ma toux résonnant dans le silence m'avait rappelé le sacrilège que j'étais en train de commettre. Je m'étais interrompue un instant, craignant presque de me faire foudroyer par le fantôme de mon père ou, plus prosaïquement, par l'arrivée de Junkô. Mais rien de tel ne s'était produit. Défiant les dieux qui avaient toujours régi mon existence, j'avais ouvert la bouche pour m'adresser au vide, imitant le sérieux de mon père :

– Une fille se doit de rester humble en toutes circonstances.

J'effleurais, tout en parlant, le plumage doré des grues peintes sur le mur du fond, divisé en trois panneaux.

– Une femme doit obéissance à son père ; si celui-ci vient à disparaître, à son frère ; si elle vient à se marier, à son époux.

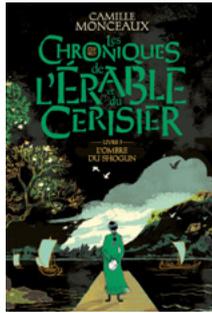
J'avais tiré la langue aux oiseaux, qui m'avaient rendu un regard

* *Kisaragi*, « mois du renouveau » : correspond au mois de mars.

*Les Chroniques
de l'Érable et du Cerisier*

– *LIVRE III* –
L'Ombre du Shogun

Camille Monceaux



Hiinahime quitte enfin la demeure où elle était enfermée depuis sa naissance. Au terme d'un long voyage au coeur de l'hiver, la jeune fille masquée est conduite à Kyoto. Vers qui l'envoie-t-on avec tant de précautions ? Traquée pour ses origines, assoiffée de liberté, Hiinahime est déterminée à comprendre qui elle est, ainsi qu'à retrouver Ichirô, celui qui a bouleversé son existence. Mais l'ombre menaçante du shogun ne cesse de la poursuivre...

Le 3^e tome d'une tétralogie éblouissante qui mêle aventures et quête identitaire, amitiés et trahisons, dans le Japon du XVII^e siècle.

Cette édition électronique du livre
Les Chroniques de l'Érable et du Cerisier
– LIVRE III – *L'Ombre du Shogun*
de Camille Monceaux
a été réalisée le 6 avril 2023
par Melissa Luciani et Françoise Pham
pour le compte des [éditions Gallimard Jeunesse](#).
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 978-2-07-516758-1 – Numéro d'édition : 431126).

Code produit : U42754 – ISBN : 978-2-07-516761-1
Numéro d'édition : 431129

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse.